

Observations sur les „Inscripfion au Syriaen“.

B. Z. t. XIV, pp. 18—68.

N° 1. Les lignes 1—3 de la copie de Mastermann, laissées de côté par Murray, avaient été déjà en partie restituées par moi (*Pal. Expl. Fund. Quart. Stat.* 1897, p. 84 et *Etudes d'Archéologie Orientale* II, p. 149). Ces restitutions ont été confirmées plus tard par la copie de Germer-Durand. J'ajouterai que l'expression ὁ πρῶτος [ἀρχιε]ρέων proposée par celui-ci et adoptée par Lucas est quelque peu étrange; elle implique, en effet, tout un collège de *grands-prêtres*. Ne vaudrait-il pas mieux restituer [τῶν ἐ]ρέων? — L. 2; d'après l'étendue de la lacune, on peut supposer que le patronymique était écrit [Φιλί]ππου, avec un seul π; nous avons des exemples de cette orthographe dans l'épigraphie grecque de Syrie. — L. 1, début; peut-être: [Θεῶ Δ](ι)ῖ? — Cf. le *Μητροφάνης ἀρχιερέυς* de Wadd. n° 2541.

N° 2. Au lieu des lectures: *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Hora[ti]u[s](?) Rufus* (Lucas), ou: ⚡ BARBIVS RVFVS (C. I. L. III, Suppl. n° 13607, acceptée ensuite par Lucas B. Z. 1905, p. 755), on pourrait, en s'appuyant sur les diverses copies très divergentes, penser à: *Q.* (ou *C.*) *Baebius Rufus*. Le personnage aurait ainsi les *tria nomina*.

N° 5. Inscription déjà relevée, mais moins complètement par Dussaud, *Voyage en Syrie* 1896, p. 5, puis par Perdrizet et Fossey, *Bull. de Corr. hellén.* 1897, p. 66.

N° 6 (cf. B. Z., p. 586). Le rapprochement des *κάτοχοι* de Baetocæce avec ceux de Memphis avait déjà été fait dans les *Inscr. graecae ad res romanas* III, n° 1020, sur une indication que j'avais fournie à M. Cagnat.

N° 10. Peut-être à restituer le début: [Ἐκτίσθη ὁ ναὸς τῆς] ἀγίας τριάδος? En tout cas, le mouvement général de la phrase serait meilleur avec un verbe en tête, quel qu'il soit.

N° 13. L'addition de la formule ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς au *trisagion* serait fort intéressante si elle était certaine ici, car elle prouverait que la doctrine monophysite, favorisée par l'empereur Anastase, prédominait dans cette région. Sur le jeu de mots populaire qu'avaient fait les adversaires des monophysites: ὁ σταυρωθεὶς Δημᾶς «le

mauvais larron crucifié», voir mon *Recueil d'Archéologie Orientale*, t. V, p. 390.

N° 15. *Πάντα ἐκ Θεοῦ*. Cf. la locution très répandue chez les Arabes: كل شيء من الله «toute chose vient de Dieu».

N° 20. La *νίκη* associée aux quatre vertus théologiques indique peut-être que celles-ci sont considérées dans leur rôle militant: le combat des Vertus et des Vices, thème favori de la symbolique et de l'art chrétiens.

N° 21. N'est autre chose que la reproduction textuelle du Psaume LXXX (Septante LXXIX), verset 2. Le fragment peut se restituer à peu près à coup sûr sur cette base:

1 [ὁ ποιμαίνων τὸν Ἰσραὴλ πρόσχες, ὁ ὀδηγῶ]ν ὡσεὶ πρό-

2 [βατα τὸν Ἰωσήφ, ὁ καθήμενος ἐπὶ τῶ]ν χερουβεῖ[μ]

3 [ἐμφάνηθι τοῦ ἔτου]ς αὐῶ ἰνδ.η'

La lacune médiale de la l. 3 devait contenir la mention très brève de la construction faite. Vu la longueur des lignes, la pierre était probablement un linteau de porte.

N° 25. N'est autre chose qu'une citation textuelle du Cantique des Cantiques V, 2. Voici comment je restituerais le fragment, en laissant de côté, pour le moment, la majeure partie de la ligne 1:

. [ἄνοιξόν]

[μοι, ἀδελφή] μου, πλησίον[ν μου, περιστερά μου]

[τελεία μου, ὄτ]ι ἡ κεφαλή μ[ου ἐπλήσθη δρόσου]

[καὶ οἱ βόστρυχοί μου ψ[εκάδων νυκτός . . .]

On remarquera que l'article ἡ a été omis devant *πλησίον μου*, et qu'en outre, cette expression est placée avant et non après *ἀδελφή μου*, contrairement au texte courant des Septante. Cette position, conforme d'ailleurs à l'ordre du texte hébreu, se retrouve dans certains manuscrits.

La restitution de la ligne 1 demeure encore incertaine. Est-ce une invocation pieuse, ou un emprunt à quelque autre passage de l'Écriture Sainte? En tout cas, nous sommes maintenant à peu près fixés sur la longueur de cette ligne à rétablir, grâce à la justification des trois autres. On pourrait penser à lire: [ἔ]τι σὺ «tu es, toi», locution qu'on rencontre ça et là dans le Psautier; mais le *μου* qui suit ne serait pas bien placé. Peut-être est-ce quelque terminaison de génitif: ἰ(ο)ν μου?? (*κυρίου?* *σωτηρίου?*)

N° 36. Parmi les diverses sigles symboliques sculptées à l'intérieur du cercle central, il faut peut-être grouper CEƆ et interpréter Σέο-(*γιος*); cf. ce même nom abrégé exactement ainsi au n° 16. On pourrait y voir le nom du saint, si vénéré en Syrie — mais alors on attendrait

le qualificatif ἅγιος. C'est plutôt le nom d'un des auteurs de la construction. Dans ce dernier cas, on pourrait peut-être lui rattacher le groupe des deux sigles EI et lire le tout: Σέφ(γιε), ε(ύτύχε)ι «prospère, o Sergius!».

N° 38, a Au lieu de σὺ χ(αῖ)ρ[ε?] . . . Θεοτόκε Μ(α)ρ(ί)α etc., formule insolite, il serait peut-être préférable de lire: (ε)ύχη (ou εύχησ, cf. n° 37) τῆς Θεοτόκ(ου) Μαρίας.

N° 39 (cf. nos 46, 84). Pourquoi qualifier de «koptisch» les sigles ϷΘ = ἀμήν? Il est depuis longtemps acquis que ce sont les deux lettres grecques numériques 90 + 9 = 99, représentant par isopséphie α' + μ' + η' + ν' = 99. Sur ces jeux d'esprit, cf. mon *Rec. d'Arch. Or. V*, p. 81: *Le chrisme constantinien P selon Mas'oudy*.

N° 44, l. 3 (à droite): Ἡλί(α)ς?

N° 59. Pour la formule προσένικα ὑπέφ, cf. une inscription judéo-grecque d'Ascalon (*Recueil d'Arch. Or. VI*, p. 170).

N° 70. Aux „Inscripfen mit κτίσμα“ ajouter l'inscription de Khirbet Sa'îdé publiée dans mes *Archeological Researches in Palest. t. II*, p. 221: καὶ τοῦτο κτήσμα (sic) Μαρίνου διακό(νου), que j'inclinerais aujourd'hui à traduire un peu autrement que je n'ai fait, soit: «Ceci aussi est une fondation de Marinus le diacre». (Cf. tournure analogue au n° 86, avec καὶ τοῦτο initial).

N° 72. On pourrait restituer et comprendre autrement, soit:

[. ὁ θ]εὸς ἀνηγέφθη τὸ κ[τίσμα?].

On conserverait ainsi intégralement la leçon de l'estampage, au lieu de corriger [ὁ λι](θ)ος; le texte aurait débuté par une formule pieuse, et le sujet du verbe suivrait celui-ci. L'invariabilité de ΙΧΘΥC après διὰ est à noter; elle montre que l'auteur de l'inscription avait encore pleine conscience de la valeur des mots traditionnels représentés par les cinq sigles sacrées et ne prononçait pas ἰχθύς.

N° 74. Peut-être la copie est-elle à rétablir en: ἐκτίσθη ὁ πύρο-ρος (ou ἡ πύλη)· ἔτους ζῖω, ἰνδ. εἰ? On pourrait aussi bien paléographiquement restituer γι, nombre qui satisferait à la concordance indictionnelle.

N° 84. Peut-être: (ἀ)κοή κυ(ρ)ύ(ου)??

N° 86. Les copies forcent à lire Ἀβρααμίον et non Ἀβραάμου. Cette forme existe, d'ailleurs, réellement dans l'onomastique chrétienne de Syrie; cf., entr'autres exemples, mes *Arch. Res. in Pal. t. II*, p. 408, n° 9 et *Comptes-Rendus Acad. des Inscr.* 1904, p. 299.

N° 88. En combinant le début du n° 89, qui semble identique, on pourrait peut-être restituer:

1. 1 [. ἐκτίσθη σὺν θ(ε)ῶ καὶ] ἡ δου(τι)κῆ πᾶσα (πτέρου)[ξ]?
 ἐκ(θ)[εμ]ε[λίω]

1 2 [? εὐτυχ]ῶς· ἐκ τῶν etc.

Il s'agirait de l'aile occidentale d'une certaine construction ou d'un certain ensemble de constructions. — L. 4, fin: [νῆσ]ων?? Ce Longin aurait-il été alors un ancien préfet des îles? En tout cas, ce mot mutilé doit spécifier la charge qu'il avait occupée en qualité d'éparque. Le fait que la même inscription est répétée en deux exemplaires (avec un changement dans la personne de l'ingénieur) semble indiquer que la construction avait une étendue notable. S'agirait-il d'une enceinte de ville ou quelque travail d'art militaire qui exigeait le concours d'un μηχανικός?

N° 90. L. 3; peut-être: Εὐ(σέβιος)??

N° 93. Ll. 1—2; peut-être: καὶ Ἰσαάκου ἀ[ρχιδιακ(όνου) τοῦ] (Ζ)αβινᾶ? Il est rare, à vrai dire, que les dignitaires ecclésiastiques indiquent leur parenté; toutefois, le fait n'est pas sans exemple; cf. Waddington, op. c. n° 2477: Ἥλια ἀρχιδ(ιακόνου), γένους Μαιουρίνου, et aussi n° 2631a (à Sergiopolis): Σεργίου ἐπισκό(που) τοῦ συγγεν(οῦς) Μαρωνίου. Ici aussi, on pourrait, à la rigueur, supposer une formule analogue: ἀ[ρχιδ(ιακόνου), γένους] (Ζ)αβινᾶ. Il faut tenir compte, pour l'évaluation de la lacune entre les lignes 1 et 2, de l'observation de Chapot (*Bulletin de Corresp. hell.* 1902, p. 200) disant qu'il doit manquer quelques caractères à droite, aussi bien qu'à gauche des lignes actuelles. Cette même considération me porte à croire qu'à la fin de la l. 3, après ΑΠΤΕΜ, il y avait ΕΤΟΥΣ, suivi de 2 ou 3 lettres numériques. — Ll. 2—3; peut-être: κ(αὶ) ἀνε[νεώθη] ὁ τό[πος] (ου οἶκος)?? — La résolution du monogramme en Νεάπολις, proposée par Strzygowski, est loin d'être sûre; cette lecture laisse sans emploi le Η central qui est comme la clef de voûte de tout le monogramme. On pourrait tout aussi bien en dégager: Ἥλιας ἐποίησεν. L'une et l'autre lecture pèchent, d'ailleurs, par un point: l'absence de l'élément O dans le monogramme, à moins qu'on n'attribue ce rôle à l'élément ◊ contenu dans le Α. On pourrait, il est vrai, à la décharge de la mienne, admettre comme pis-aller l'orthographe vulgaire et barbare ἐπίησεν, qui s'explique par l'iotacisme dont on a des analogues en Syrie (par exemple ἐπόησεν).

N° 95. La lecture Καιούμας, au lieu du καὶ Οὔμας de Chapot (op. c. p. 201), a déjà été proposée par moi depuis longtemps (*Rec. d'Arch. Orient.* t. V, p. 369, août 1903), avec les explications nécessaires sur l'origine sémitique de ce nom propre et de son congénère Καίουμος.

N° 99. L. 1; je préférerais restituer Ἰουλειανοῦ (ει = ι; cf. n° 90

'Αδρειανοῦ), au lieu de Οὐλιπιανοῦ. Ce nom convient mieux à un diacre et il répond tout aussi bien que l'autre aux éléments graphiques des copies très fautives.

N° 100. J'ai donné, il y a longtemps (*Rec. d Arch. Or.* IV p. 75—avril 1900), la lecture de la dernière phrase qui avait complètement dérouté Sterrett et que Lucas lui-même n'a pu déchiffrer en entier; c'est: διαμ(εί)νη τὸ (γέν)[ος] τῶν Ῥωμαίων «que la race des Romains soit durable!» J'ai montré que cette formule doit être rapprochée d'une inscription de la côte de Syrie où l'on avait cru à tort reconnaître une épitaphe (Dussaud, *Voyage en Syrie*, p. 7): διαμίνη τὸ γένος τῆς συνκλήτου. Dans cette dernière acclamation le Sénat remplace les Romains. Quant à la salutation impériale πολλὰ τὰ ἔτη, elle survit encore aujourd'hui dans l'acclamation militaire en l'honneur du sultan de la moderne Byzance: *Pâdichâh tchoq yâcha*, ou *bîn yâchâ!* «que l'empereur vive de longues années» ou «mille ans».

N° 102. J'ai étudié cette inscription en même temps que la précédente (*l. c.*), d'après la copie de Sterrett. La lecture de Lucas, d'après les copies plus complètes de Puchstein et de v. Oppenheim, me paraît préférable à la mienne. Quant au nom du défunt, je persiste à le lire 'Αδειόν = 'Αδαίου; il est marqué au coin syriaque (אדרי) comme le patronymique lui-même Μαρώνιου (מרוןיא, מררין).

N° 103. — L. 2; peut-être le nom propre AKAMOY est-il incomplet d'une ou deux lettres au commencement? Ensuite, KOM pourrait être quelque nom de métier ou ethnique en abrégé (cf. *supra* n° 102, ἀπὸ Καμπ.?, ο = α, si fréquent en Syrie). Puis, viendrait CAPPEO... τοῦ τέκνον αὐτοῦ, de sorte que le fils du dédicant serait mentionné ès-noms, ce qui vaudrait mieux. — L. 3, peut-être ἐπ[οίησεν] ou ἐπ[οίει], au lieu de ἔ[κτισεν]? — L. 4. Le véritable nom de l'archimandrite n'est pas Χρ(υ)σοῦ, mais Γουρία, groupe qui apparaît un peu plus loin et que Lucas, ne sachant qu'en faire, a laissé de côté dans sa transcription et sa traduction; c'est le génitif de Γουρίας, transcription fidèle de גוריא, nom connu dans l'onomastique syriaque (porté, entr'autres, par un martyr d'Édesse, 288 J. C.; fête au 15 Novembre; cf. la „Bibliotheca Hagiograph. graeca“ des Bollandistes, Bruxelles 1895, p. 52). Au commencement de cette ligne, ΕΠΧΡΣΟΥΕΥΑΣ (d'où Lucas a tiré son Χρ(υ)σοῦ) est peut-être à lire: ἐπ(ι) χ(ω)ρ(επι)-σ(κόπ)ου εὐλ(αβεστάτου); ou bien encore, en prenant les deux premières lettres du groupe ΕΠ = ε(ν) pour la fin du verbe ἐποίησεν, dont le commencement serait à la ligne précédente, on pourrait penser à: χ(ε)ρ(ι) (τ)οῦ etc.? Ou encore: ἐπ(ι)χ(ε)ρ(οῦντος) (ou ἐπιχειρήσαν-τος) (τ)οῦ εὐλαβ^ς??

N° 108. A la l. 4, ne pourrait-on pas lire [m]ou(t)[i]bus c(ae)-si(s)? L'opération s'expliquerait à merveille, étant donnée la position de l'inscription gravée sur le roc, au débouché nord-ouest des défilés de Cilicie. On préférerait peut-être *montibus excisis*; mais l'aspect de la copie ne se prête pas à cette lecture; d'ailleurs, on dit bien *caedere montes*. — L. 5, au lieu de [ae]uiorem fecit viam, on pourrait penser aussi à [lae]uiorem ou [bre]uiorem; [la](t)iorem conviendrait assez à la situation, mais la copie, qui donne le V comme certain, s'y oppose. La restitution *planiorem*, qui n'est suggérée par le Prof. Hülsen, est encore celle qui répondrait le mieux aux éléments de la copie, si l'on suppose le groupe (AV) en ligature.

N° 111. L'inscription médiévale des Croisades n'est pas „mehrfach fehlerhaft“. Les anomalies supposées par Lucas ne proviennent que de mauvaises lectures. — L. 1, la leçon TENS est très claire sur la gravure, comme l'a déjà reconnu Nöldeke (B. Z. 1905, p. 756); c'est l'orthographe, régulière à cette époque, de « temps ». — Ll. 2—3: *Nichole*; il est probable que, sur la pierre, le groupe lu CIO est écrit réellement CHO, avec HO en ligature. — L. 3. Il y a sur la pierre LORNE et non LORNC = *Le Lorgne*. La « barbacane » était cette partie de la fortification que les Arabes appelaient, à la même époque: « la *báchoúra* » (mot tiré du Syriaque בר שורא, « fils du mur »).

Puisque l'occasion s'en présente, je rappellerai que Rey (*op. c.*) a relevé à la forteresse de Husn el-Akrád, à côté de l'inscription médiévale en vers copiée à nouveau par v. Oppenheim (n° 110), un autre texte des Croisés, également en vers, dont il a renoncé à trouver la signification:

*Ultima sit prima,
Sit prima secunda,
Sit una in medio posita,
Nomen habebit ita.*

Le mot de cette curieuse petite devinette pourrait bien être le nom propre *Odo*, très répandu au moyen-âge.

Paris, 17. Septembre 1905.

Clermont-Ganneau.